

**Tournage**  
**Les fous dans l'île**  
*Les fous de Bassan*

Denis Bélanger

Volume 6, Number 2, November 1986, January 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34616ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, D. (1986). Tournage : les fous dans l'île / *Les fous de Bassan*.  
*Ciné-Bulles*, 6(2), 20–24.



Steve Banner, l'interprète du personnage Stevens Brown

Denis Bélanger

## Les fous dans l'île

■ Dans son cinquième roman, **Les fous de Bassan**, Anne Hébert a créé un lieu mythique qu'elle a baptisé Griffin Creek. Ce village est un mélange de plusieurs réalités passées au tamis des souvenirs. De sa retraite parisienne, la romancière réinvente le Bas-du-Fleuve, la Gaspésie, les Îles-de-la-Madeleine. On retrouve à Griffin Creek l'âme de tous ces villages perdus le long du Saint-Laurent, engoncés entre les montagnes et une grève rocailleuse. Décor effrayant où la beauté et la dureté s'harmonisent. Des rochers déchirés par le vent, des plages dévorées par le sel et le varech. **Les fous de Bassan** est un roman intimement lié à cette âpreté. C'est le roman d'une géographie fermée sur elle-même.

Publié en 1982, le roman est aussitôt un succès de critique et de public. Il était normal qu'on songe à le transposer au grand écran. Cette adaptation filmique a déjà une histoire longue et controversée. Dès la sortie du roman au Seuil, l'Office national du film retient les droits et confie le film à Francis Mankiewicz (**Les bons débarras**). Premier scénario auquel participe Anne Hébert. « Elle a eu sa chance », dira Justine Héroux, la productrice du **Matou**. Quand l'Office national du film décide de s'associer à l'entreprise privée, Madame Héroux entre dans le décor. Elle fait travailler Sheldon Chad, un scénariste torontois. Francis Mankiewicz est évincé

du projet. Richard Martin (**Les beaux dimanches**) monte dans le bateau dont il doit vite sauter pour ne pas perdre sa place à Radio-Canada. Finalement, Cinévidéo, qui a racheté les droits, met le flambeau entre les mains d'Yves Simoneau (**Pouvoir intime**).

En 10 jours, celui-ci pond un nouveau scénario, abordant le roman sous un angle nouveau. Il va à Paris et présente son squelette à Madame Hébert qui n'est pas d'accord. Ils discutent, beaucoup, puis, de retour au Québec, Yves Simoneau s'adjoint Marcel Beaulieu, scénariste qui a travaillé entre autres sur **Anne Trister**. C'est tout de suite l'accord parfait. Les deux hommes passent une semaine à l'île Bonaventure où, tout en travaillant avec le chef décorateur au repérage des lieux, ils réécrivent une autre version tenant compte des objections et des désirs de l'auteure. Cette fois elle est satisfaite du scénario qui respecte l'esprit de son roman. « Si elle avait été contre, dit Yves Simoneau, j'aurais tout arrêté là. » Avec l'aval de la romancière, les deux scénaristes donnent sa forme définitive au scénario. « J'ai beaucoup apporté au scénario final, dira Justine Héroux, mais, évidemment, mon nom ne sera pas au générique, sauf comme productrice. »

Le film se fera donc sous la direction d'Yves Simoneau et sera tourné presque uniquement en extérieur, à l'île Bonaventure. « J'y tenais beaucoup, dit Justine Héroux, pour moi il n'y avait pas d'autre lieu possible. Il a fallu bien du temps pour convaincre tout le monde. » Michel Proulx, directeur artistique des **Bons débarras** et du **Ruffian**, a choisi, pour créer son Griffin Creek, un coin de l'île qui combine les falaises rongées de la rive nord de la Gaspésie, les pâturages de la vallée de la Matapédia déroulés en haut des falaises comme les nappes de pique-niques fabuleux et les anses accueillantes de la Baie des Chaleurs.

Là où il n'y avait qu'une maison abandonnée (l'île Bonaventure, devenue Parc national en 1984, est inhabitée depuis le début des années 60), Michel Proulx a créé un village très harmonieux, à la fois réaliste et totalement imaginaire. Une petite chapelle, des cabanes, quelques maisons, des escaliers, des passerelles, des garde-fous, des bancs, des quais, un treuil, des chaloupes. La patine des bardeaux, dont sont recouvertes toutes les constructions, présente une palette de gris de toutes les nuances, de l'argent des goélands aux reflets des morues du fleuve. Un décor qui pourrait servir autant pour un conte de fées que pour un documentaire sur la grande dépression d'avant-guerre.

Ce village inventé illustre très bien ce qu'Yves Simoneau pense de l'adaptation d'un roman pour le cinéma. Ses deux longs métrages de fiction, **Les yeux rouges** et **Pouvoir intime**, étant des thrillers tournés avec des scénarios originaux, Yves Simoneau en est à sa première adaptation. « C'est une série de choix. » Il prend le village de Griffin Creek comme exemple. Celui du roman a deux particularités, à savoir la promiscuité et l'isolement. « La promiscuité, c'est facile à établir, dans une scène ou deux, par les regards, les attitudes. L'isolement, on le verra dans le décor. On ne pouvait pas monter les deux à la fois. »

Le roman d'Anne Hébert raconte le meurtre de deux adolescentes, Nora et Olivia Brown. Leur disparition est racontée telle que vécue par plusieurs personnes, soit le pasteur Jones, oncle des deux filles, le meurtrier, Stevens, et Perceval, le frère fou de celui-ci. Le film d'Yves Simoneau racontera l'assassinat d'une seule des deux adolescentes. L'histoire est présentée 50 ans plus tard, en 1986, par un seul narrateur, Stevens, le meurtrier.

Selon le réalisateur — et Justine Héroux est d'accord avec lui —, l'erreur la plus commune quand on adapte un roman, c'est de

*« Je mets des oiseaux dans toutes les scènes où c'est possible, que le ciel en soit plein. Tout le temps. C'est ma poésie à moi... »*  
(Yves Simoneau)

*« Dans toute cette histoire il faudrait tenir compte du vent, de la présence du vent, de sa voix lancinante dans nos oreilles, de son haleine salée sur nos lèvres. Pas un geste d'homme ou de femme, dans ce pays, qui ne soit accompagné par le vent. Cheveux, robes, chemises, pantalons claquent dans le vent sur des corps nus. Le souffle marin pénètre nos vêtements, découvre nos poitrines givrées de sel. Nos âmes poreuses sont traversées de part en part. Le vent a toujours soufflé trop fort ici et ce qui est arrivé n'a été possible qu'à cause du vent qui entête et rend fou. »*  
(Le livre du révérend Nicolas Jones. **Les fous de Bas-san**, p. 16)

Yves Simoneau et les deux jeunes actrices françaises, Charlotte Valandrey et Laure Marsac



le suivre à la lettre. L'image qu'on suggère par les mots et celle qu'on donne à voir ne peuvent pas toujours utiliser les mêmes éléments. L'adaptation doit parfois faire des détours. « C'est inutile d'essayer de suivre un roman page par page, ce n'est pas cela le respecter. Par exemple, continue Yves Simoneau, montrer le meurtre des deux filles amènerait le film dans un cul-de-sac. Le film s'arrêterait là. Dans le roman, c'est superbe... et typiquement romanesque. Dans mon film, une seule fille est tuée (la productrice tient à ce qu'on ne sache pas laquelle), l'autre meurt psychologiquement. Elle se fait violer. Elle est finie. Éteinte. Comme si la froideur du personnage d'Irène (la femme du pasteur) passait en elle. C'est dramatique, l'image permet cela. C'est du cinéma. »

Ce qu'il faut respecter, soutient le réalisateur, c'est l'esprit d'un roman. « Il faut parfois réduire ou allonger des scènes pour obtenir l'effet voulu, parfois transformer complètement. Il n'y a pas d'autre règle que l'imagination. » Yves Simoneau et Marcel Beaulieu n'ont pas hésité à éliminer des personnages ni à faire sauter totalement l'enquête policière qui occupe une bonne partie du roman.

Adapter une histoire c'est, pour Simoneau, « avoir la latitude de jouer avec les personnages, de les grandir ou de les diminuer, de changer leur âge (le personnage de Maureen rajeunit de dix ans), et même d'inventer entre eux des rapports qui n'existaient pas. C'est en quelque sorte une re-création ».

Alimentée par les changements de réalisateurs et les protestations publiques de Madame Hébert, la rumeur faisait craindre le pire. Eh bien que les inquiets se rassurent : Yves Simoneau ne fera pas des **Fous de Bassan** un autre thriller. Il rit beaucoup qu'on ait cru qu'il puisse songer à faire pareille folie. « J'ai accepté de faire **Les fous de Bassan** justement parce que ce n'est pas un thriller. Que quelqu'un puisse faire un bon thriller ne veut pas dire qu'il ou elle ne peut pas faire autre chose aussi bien, peut-être même mieux. **Les fous de Bassan** me donne la chance de prouver que je peux faire autre chose que des thrillers. Avant d'accepter de faire le film, je n'ai pensé à rien d'autre. Je n'ai pas voulu réfléchir aux autres problèmes, j'aurais sans doute eu peur. C'est une machine énorme, un budget de plus de trois millions de dollars et, en plus, une coproduction. »

« Les premiers jours de tournage ont été terribles. J'ai dû réviser complètement la perception que j'avais de mon métier. »  
(Yves Simoneau)

Selon la productrice, le budget est dépassé, à cause des problèmes inhérents au lieu de tournage. « Transporter toute l'équipe sur l'île, dit-elle, avoir toujours au moins un bateau disponible, même en limitant les voyages, et apporter le matériel sur l'île, c'est beaucoup plus cher que prévu. » Il a fallu mettre sur pied une cafétéria où travaillent une dizaine de personnes. « En cas de tempête, nous pouvons tenir trois jours. Il faut tout prévoir. »

Le premier jour, il ventait, la mer était grosse, l'orage menaçait et le calendrier de tournage prévoyait une scène en bateau. « Un cauchemar, dit le réalisateur, on aurait voulu se voir ailleurs. Je refusais qu'on se rabatte sur la scène d'intérieur qu'on se réserve toujours en cas de mauvais temps. La première journée de tournage, c'est trop déprimant de ne pas tourner ce qui était prévu. On a failli tomber à l'eau 100 fois, mais on est passé au travers. Après une journée comme celle-là, plus rien ne peut faire peur à l'équipe. »

Pour ce qui est de la distribution, Yves Simoneau et Justine Héroux sont affirmatifs : les impératifs de la coproduction n'ont causé aucun problème. « Contrairement à beaucoup d'autres réalisateurs d'ici, Yves connaît bien les acteurs français ; il a tout de suite été d'accord avec les noms que je lui proposais. » Bernard-Pierre Donadieu (**Le retour de Martin Guerre**) jouera le Pasteur Jones, Laure Marsac (**La pirate**) sera Nora et Charlotte Valandrey (**Rouge baiser**), Olivia.

Parmi les acteurs québécois, un nouveau visage, Steve Banner (prononcer Bannère), jeune acteur de 20 ans qui a étudié un an et demi à l'Option-théâtre du Cégep Lionel-Groulx. Pour sa première apparition au grand écran, Steve Banner incarnera le personnage central du film, Stevens Brown. Le même personnage à 70 ans sera interprété par Jean-Louis Millette, déjà vu dans trois films d'Yves Simoneau, **Pouvoir intime**, **Pourquoi**

**l'étrange M. Zolock s'intéressait-il tant à la bande dessinée ?** et **Trouble**. Marie Tifo, Denis Gagnon, Roland Chenail, Guy Thauvette, Lothaire Bluteau, Angèle Coutu, Jocelyn Bérubé et Paul Hébert complètent la distribution.

Yves Simoneau aime les acteurs, on le sent tout de suite sur le plateau. Il comprend et respecte leur travail. Grâce à lui, les deux jeunes actrices françaises (elles n'ont que 16 et 17 ans) se sont vite adaptées à la manière québécoise. Quant à Bernard-Pierre Donadieu, il a vécu huit ans à Montréal. Il se sent donc chez lui au Québec. Il était d'ailleurs question qu'il joue à Paris le rôle de Cuirette dans **Hosanna** de Michel Tremblay que Laurence Février mettra en scène à la fin de l'année. Des problèmes d'horaire — il enchaîne plusieurs films à l'automne — l'empêcheront de jouer en québécois à Paris et ce n'est pas dans **Les fous de Bassan** qu'il aura l'occasion de faire valoir sa connaissance du québécois. En effet, si l'on en croit la productrice, qui est furieuse qu'on s'interroge encore une fois sur le problème de la langue dans un film québécois, le film sera en *français international*. Elle dit ne pas vouloir répéter l'erreur du **Matou**, « les acteurs se sont mis à en ajouter » ! Et elle affirme que c'est un faux problème, puisque « Paul Hébert et Marie Tifo sont capables de jouer en français international ; les autres aussi ».

Yves Simoneau contourne le problème d'une autre façon : « Toute l'histoire est imaginée, et racontée, par Stevens à 70 ans. Il est vieux et à moitié fou. Alors pourquoi pas une langue imaginaire, puisque nous sommes dans un lieu imaginaire, Griffin Creek » ! En somme, les dialogues d'Yves Simoneau et de Marcel Beaulieu devraient composer un mélange diachronique des niveaux de langue auxquels peut être exposée l'oreille d'un vieux Gaspésien, c'est-à-dire la langue de son



Sur le tournage des **Fous de Bassan** (Photo : Philippe Ficher)

# Tournage

enfance, plus celle de la télévision qui est ou le français de Montréal ou celui de Paris. Justification assez bien trouvée.

Sur le plateau de tournage des **Fous de Bassan**, on oublie vite les vicissitudes de l'adaptation et les traquenards de la coproduction. On y travaille de façon précise, rigoureuse, efficace, et, voilà l'étonnant, détendue. Le producteur délégué, Roger Héroux, frère de Denis et beau-frère de Justine, s'amuse même à faire de la figuration et y prend grand plaisir. Derrière la caméra, les coiffeuses bavardent avec Charlotte Valandrey et Lothaire Bluteau, venus assister au tournage simplement pour le plaisir d'être là. Tout gravite autour d'Yves Simoneau qui est partout à la fois. Quelques répétitions puis on tourne ; quatre, huit, dix prises et on emballe tout pour aller tourner une autre scène plus loin. Les deux jeunes stagiaires français n'en reviennent pas, et avec raison. Dans des conditions difficiles, avec un ciel qui change toutes les 10 minutes, Yves Simoneau et son équipe font un travail délicat et ardu tout en s'amusant. Cela donne une atmosphère de fête, une ferveur et une concentration comme on en voit rarement sur un plateau de cinéma.

Avec **Les fous de Bassan**, Justine Héroux nourrit de très hautes ambitions. Non seulement elle veut réveiller l'intérêt pour la Gaspé-

sie, voire relancer son industrie touristique, mais encore elle compte faire un grand film international (comprendre à carrière internationale), obtenir un Oscar pour le décor, faire éclater une bombe, Steve Banner, et imposer sa découverte de l'année, Lothaire Bluteau. C'est beaucoup demander à un seul film, mais Justine Héroux a toujours vu grand. Selon elle, **Les fous de Bassan**, c'est avant tout une histoire d'amour qui aura beaucoup de succès auprès des jeunes, « c'est un film de jeunes ». Pour Steve Banner, le jeune héros du film, c'est « un film d'ambiance ». Quant au réalisateur, il définit son film comme « une tragédie lyrique ».

Yves Simoneau est sans contredit un homme courageux. Reprendre en mains un film qui semblait maudit demande un courage certain. Mais parvenir à le tourner dans l'allégresse malgré tous les problèmes techniques, voilà qui tient du tour de force. Pour que **Les fous de Bassan** soit un succès, il lui faudra davantage, à savoir de l'inspiration et de la profondeur. Yves Simoneau a conscience de ce défi. Comme un fou de Bassan du haut de sa falaise, il s'est jeté dans le vide ; il a plongé vers sa seule nourriture, le cinéma. Les spectateurs ne manquent pas, qui attendent qu'il émerge, son film dans les bras. Tout le monde l'attend, certains avec méfiance. On se méfie toujours, il est vrai, des gens qui ont connu rapidement le succès... ■

*« L'embêtant avec le village c'est qu'il suffit d'un seuil franchi, dans la solitude apparente, pour que surgissent aussitôt, dans les fenêtres voisines, sur le pas des portes, des yeux pointus comme autant de petites serres pour vous agripper et vous saisir. » (Lettres de Stevens Brown à Michael Hotchkiss, été 1936. **Les fous de Bassan**, p. 62)*



(Photo : Philippe Ficher)